

Si loin de toi

Amélie Ribault

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6251-9

© Amélie RIBAUT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre..

Depuis son plus jeune âge, Amélie RIBAULT a toujours voulu s'essayer à l'écriture, très rapidement poussée par un désir d'écrire, de partager, de transmettre. Le frottement de la plume sur le papier, qui de sa délicate encre forme des lettres puis des mots était une sensation qu'elle aimait par-dessus tout. Telle une légère brise, sa main virevolte sur le papier. Ce n'est cependant que dans des conditions dramatiques que cette passion s'ouvrit à elle comme une évidence. C'est alité dans un lit à l'hôpital que cette jeune auteure donne naissance à son premier roman. Une passion qui fut son échappatoire. A travers un univers qui se veut fantastique, Amélie Ribault espère à son tour faire voyager ses lecteurs.

« Bouteille de whisky pur malt à la main, il tourne les pages du répertoire légèrement corné par le temps, à chaque page tournée Bruno boit une gorgée, une manière de se donner du courage pour affronter l'épreuve qui l'attend. »
Jusqu'où les parents sont-ils prêts à aller pour sauver leur enfant ?

Si Loin de toi

1)

Dans la salle d'attente, Bruno ne tient pas en place, une minute assis sur le siège, la suivante il arpente le couloir de long en large. Bras croisés, tête baissée, menton contre la poitrine il fait les cent pas, l'attente est insupportable, ne pas savoir ce qu'il se passe provoque en lui un grand état d'inquiétude. Plus les minutes passent, plus sa patience se dissipe, quatre heures qu'on l'a laissé là, dans ce couloir que l'on nomme salle d'attente. Quelques sièges contre un mur, c'est tout ce à quoi il a droit, il ne peut prétendre à plus de confort, l'intimité n'est pas offerte dans l'enceinte de l'hôpital. Dès qu'un membre du personnel médical traverse le couloir, le regard de Bruno s'illumine, l'espoir renaît mais à chaque fois, en une fraction de seconde, il s'évanouit. Infirmiers, internes ou chirurgiens, aucun ne lui prête la moindre attention. À cet étage, dans ce service, dans ce couloir, il n'est personne, un parent inquiet parmi tant d'autres, il est comme transparent, comme s'il se confondait avec le décor, il ne fait qu'un avec le siège. Ils ont d'autres choses à faire, Bruno n'est pas leur priorité, ils s'attardent à sauver des vies, pas à rassurer la famille. L'ignorance le rend fou, peu à peu Bruno sent la rage s'emparer de lui, son cœur se noircit, son sang bouillonne, ses veines se gonflent. Subitement, comme frappé par la foudre, Bruno sort de ladite salle d'attente, à grandes enjambées il se dirige vers un bureau qui s'apparente à un accueil. L'infirmière en poste ne prête pas la moindre attention à Bruno, au téléphone, elle agit comme si personne ne lui faisait face. Bruno tousse et joue de ses doigts sur le comptoir, il fait preuve d'ingéniosité discrète pour que l'infirmière lui porte un regard. À peine a-

t-elle reposé le combiné du téléphone que Bruno prend la parole.

- Excusez-moi, désolé de vous déranger dans votre travail...

Bruno fait preuve d'une ironie politesse. L'infirmière serre discrètement les dents et lui sourit sans lui fournir la moindre réponse.

- Est-ce que je pourrais avoir des nouvelles de mon fils s'il vous plaît, Mathieu Dalto, atteint d'une leucémie aiguë, au bloc depuis....

Inopinément, regard porté sur sa montre il s'arrête. Cinq heures, huit minutes et quelques secondes. Poursuit-il. Sa voix est chargée d'émotion et d'inquiétude, Bruno fixe ses yeux dans ceux de l'infirmière. En son âme elle est touchée par ce père en détresse.

- Si personne n'est venu vous voir monsieur c'est que l'opération n'est pas terminée.

- Il y a forcément un problème pour que cela soit aussi long

En son for intérieur Bruno s'imagine le pire des scénarios.

- C'est une opération délicate qui demande beaucoup de temps.

- Plus de cinq heures je n'appelle pas ça prendre du temps

Malgré lui Bruno commence à hausser le ton, fortement il tape le poing sur le comptoir.

- Monsieur...

- Écoutez, je veux juste avoir des nouvelles de mon fils.

Déclare-t-il d'une voix très calme.

- Je vais me renseigner, en attendant retourner vous asseoir, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Pas convaincue par ses propos, Bruno la foudroie du regard.

- Je viendrais vous voir dès que j'en saurais plus.

- Merci.

Contraint et forcé Bruno s'éloigne du bureau. Adossé contre le mur, il regarde l'infirmière, il s'assure qu'elle tiendra son engagement.

Quelques minutes plus tard, qui lui parurent durer une éternité, le chirurgien Caleb en charge de son fils s'approche de lui. Un homme d'une bonne quarantaine d'année, légèrement dégarni, dont émane une certaine prestance. Sa carrure, épaules carrées, suggère qu'il s'entretient, sa musculature se dessine sous sa blouse.

- Monsieur Dalto. Annonce-t-il lorsqu'il arrive à sa hauteur.

Comme si une mouche venait de le piquer, Bruno se redresse instantanément. Droit comme un i, l'espace de quelques secondes il retient sa respiration, son cœur s'emballe, les paroles du chirurgien l'effraie. Il s'est imaginé le pire, la mort de son fils sur la table d'opération le hante, à côté de cela, tout ce que pouvait lui dire le chirurgien ne serait que bonne nouvelle. Il lui explique les grandes lignes de l'opération mais à aucun moment il ne réussit à capter l'attention de Bruno. Son esprit est à mille lieux de là, six heures qu'il attend cet instant et le moment venu il est ailleurs.

Difficilement la voix du chirurgien parvient à ses oreilles, il n'entend qu'un faible bourdonnement, un son provenant de loin auquel il ne peut comprendre le sens. Le chirurgien poursuit son monologue, sans que Bruno ne l'interrompe une seule fois, son jargon médical ne perturbe pas le père de famille.

- Vous êtes avec moi monsieur Dalto ? L'interroge le chirurgien lorsqu'il remarque son absence mentale.

- Oui pardon.

Le regard sombre du chirurgien le ramène à la réalité, tout à coup les yeux de Bruno s'écarquillent, son teint pâlit. La bouche entrouverte, comme paralysé par l'étonnement Bruno voit sa vision se troubler, le souffle court, sa respiration est saccadée, il est sous le choc. A grosse goutte, il transpire, subitement, sans crier gare Bruno est pris de vertige. Chancelant, il tombe sur le siège, il est désorienté, transporté dans une stratosphère obscure.

- Monsieur Dalto. Déclare le chirurgien Caleb en se mettant à sa hauteur.

Calmement, il vient poser sa main sur son épaule, un geste de compassion que Bruno refuse violemment. Brusquement, d'un geste de la main, il repousse son bras, Bruno a le sentiment que le geste du chirurgien n'est animé que par de la pitié. Il se lève rapidement, poussant légèrement le médecin sur son passage.

- Je veux voir mon fils. Déclare sèchement Bruno.

- C'est impossible pour le moment.

- Où est-il ?

- Monsieur Dalto...

- Où est mon fils ?

Bruno perd peu à peu ses moyens, l'attente dans l'ignorance a épuisé toute sa patience. Il n'arrive plus à se contrôler, il est à bout de nerf, fatigué moralement et physiquement.

- Où est mon fils ?

Bruno perd son sang-froid. Subitement, il saisit le chirurgien au col, du regard il le menace.

- Calmez-vous...Déclare sereinement Caleb.

Doucement il lui saisit le bras et le force à le libérer de son emprise.

- Je veux voir mon fils ! Répète Bruno d'une voix tonitruante.

Au son de sa voix, le personnel médical et les individus présents aux alentours se retournent sur eux. Bruno devient malgré lui une attraction.

- Vous pourrez le voir dans un petit moment. Lui annonce-t-il.

- Il a besoin de son père...Répond désespérément Bruno.

Bruno est submergé par le chagrin, il ne peut contenir ses larmes, discrètement elles ruissellent le long de ses joues. Il n'a auparavant jamais connu pareille douleur, son cœur vient de se briser en mille morceaux, il se sent faible, à bout de force. Le chirurgien fait un signe de la tête à son interne

resté non loin de lui. Sans piper mot, à pas de loup elle s'approche du père de famille, en un regard elle comprend la requête de son supérieur.

- Venez avec moi. Déclare-t-elle d'une voix à peine audible à Bruno.

Tendrement, elle le prend par le bras et l'entraîne avec elle. Elle ne peut dissimuler sa timidité, ses mouvements sont hésitants, fuyants. Bruno fait tout à coup preuve d'une docilité surprenante, sans la moindre résistance, il la suit. L'interne lui désigne un siège, l'aide à s'asseoir et s'éclipse, deux minutes plus tard montre en main elle revient, un gobelet à la main.

- Tenez buvez, ça va vous faire du bien. Précise-t-elle en lui tendant le gobelet fumant.

Sans se faire prier, Bruno le prend. Un café noir c'est ce dont il a besoin.

- Merci. Déclare-t-il timidement.

Le gobelet entre les mains, Bruno plonge son regard dans le contenu, doucement il souffle dessus et avale une grande gorgée.

- Je suis désolé pour ce qu'il s'est passé tout à l'heure

Honteusement, Bruno pince les lèvres.

- C'est tout naturel, vous n'avez pas à vous excuser pour votre réaction, elle est légitime.

L'interne, de sa voix mielleuse tente d'apaiser Bruno, elle cherche à le tranquilliser pour ne pas qu'un second incident se produise.

- Je...je ne sais pas.

Sans un mot, l'interne s'assoit à ses côtés, les jambes croisées, coudes sur les cuisses elle attend. Elle a reçu l'ordre de ne pas le laisser seul, elle doit rester à ses côtés jusqu'à ce que l'autorisation de voir son fils lui soit accordée. Elle n'a de cesse de jouer avec sa longue chevelure blonde dorée, elle tortille une mèche de cheveu autour de ses doigts comme lorsqu'elle était enfant, elle se sent mal à l'aise.

*

Posté l'un à côté de l'autre, aucuns des deux ne prononce le moindre mot, aucun échange entre eux ne se fait. Au bout d'une heure dans cette atmosphère pesante, Bruno reçoit l'autorisation de voir son enfant, sur les chapeaux de roues, accompagné du chirurgien il se dirige vers sa chambre. Mathieu est en quarantaine, installé dans une chambre hermétique, quatre murs recouverts d'un blanc profond font écho à la pureté qui règne dans la pièce. Aucune décoration superflue ne vient l'encombrer, une simple fenêtre orne l'un des murs laissant apparaître un rai de lumière. Même le doudou est abandonné sur une chaise dans un coin de la chambre, hors de la bulle hermétique. Ses défenses immunitaires au plus bas, il ne peut avoir de contact avec le monde extérieur, même son père ne peut rentrer dans cette bulle, les risques encourus sont trop grand. L'atmosphère chargée de microbe est un danger trop important pour le jeune malade. Seule l'équipe médicale est autorisée à

pénétrer dans ce qu'ils appellent sa chambre. Bruno ne peut pas s'approcher de son fils, il ne peut pas le prendre dans ses bras, le rassurer par des gestes tendres et des câlins bloqués par une espèce de bâche épaisse, il ne peut pas sentir son odeur. Deux petits cercles de la largeur d'un poing fermé sur la bâche stérile offrent à Bruno l'opportunité – muni de gant – de toucher son fils, de lui faire sentir sa présence.

Statique, Bruno a le sentiment d'avoir été propulsé en enfer, le pays de Satan lui ouvre grand les bras. Voir son fils comme cela, si faible, si fragile, si innocent face à la maladie qui le gagne procure en lui une douleur incommensurable. Dans le tumulte de ses sentiments, Bruno se sent démuné, incapable de réagir face à une situation qui le dépasse. Il n'est pas armé pour affronter cela. Main à plat sur la vitre, Bruno plonge son regard sur le corps de son fils. Allongé sur le lit, branché à des machines dont Bruno ignore l'utilité, il dort, malgré toute cette souffrance, il semble apaisé. Tête penchée sur le côté, visage face à son père, Mathieu reflète l'insouciance d'un enfant de 3 ans. L'espace de quelques secondes, Bruno ferme les paupières et l'image de son fils, dans son lit, dans leur appartement lui apparaît. Au bout du couloir, le chirurgien Caleb observe le père de son patient, l'amour et la détresse qui s'en dégage lui cause un pincement au cœur, il ne peut rester insensible. Lentement, les bras croisés, il s'approche de Bruno.

- Il va s'en sortir ? Lui demande Bruno, lorsque du coin de l'œil il l'aperçoit.

Touché par cette question trop souvent récurrente, Caleb ne répond rien. Les petits êtres ne doivent pas quitter ce monde avant leurs géniteurs, ce n'est pas ainsi que ça doit se passer.

Annoncer des mauvaises nouvelles n'est pas quelque chose qu'il affectionne, à chaque fois il se sent mal, mal à l'aise et mal émotionnellement.

- Docteur, il va s'en sortir ? Insiste Bruno devant le silence de Caleb.

Doucement, comme s'il portait toute la souffrance de son fils sur ses épaules il tourne la tête en direction du chirurgien. Ses yeux embués de larmes cherchent ceux de Caleb, le chirurgien respire fortement et s'arme de courage.

- Nous ne pouvons vous donner plus de renseignements pour le moment.

Bruno pose sur lui un regard chargé d'interrogations.

- La greffe a fonctionné ?
- Il est trop tôt pour le dire.

Bruno a le sentiment qu'un poids vient de s'abattre sur ses épaules. La voix de Caleb ne reflète pas l'optimisme, son regard est fuyant.

- Docteur, de vous à moi, vous pensez que cela a fonctionné ? Ose lui demander Bruno.
- Je ne peux m'avancer.
Seul le temps nous permettra de le savoir.
- Combien ?
- 48, 72 heures.

Main sur le visage, Bruno se frotte les yeux, la fatigue le gagne, il est épuisé autant mentalement que physiquement.

*

Durant deux jours, dans un calme déconcertant Bruno reste au chevet de son fils. Visage appuyé contre la bâche hermétique, il ne porte son regard que sur Mathieu, hypnotisé par ce petit ange qui dort.

Tout à coup, sans prévenir les machines se mettent à sonner. Mathieu, les yeux à moitié clos semble être habité par d'atroce douleur, sa température corporelle augmente à vue d'œil. La panique s'empare de Bruno, le cœur palpitant, le regard agité, il se hâte dans le couloir.

- Infirmière. Vocifère-t-il à plusieurs reprises.

Aux nombres de deux, elles se précipitent sur Mathieu, l'une vérifie les réflexes oculaires de l'enfant, tandis que l'autre écoute les battements de son cœur avec son stéthoscope.

- Qu'est- ce qu'il se passe ?

Dans cette cohue, dans un coin de la pièce Bruno est gagné par l'inquiétude et l'incompréhension, il est emprunt à une incorrigible panique.

- Il allait bien ! il allait bien ! Répète Bruno comme s'il voulait s'en convaincre.

- Monsieur, ne restez pas là. Lui ordonne l'une des infirmières.

Le calme et la sérénité de la veille n'existent plus, remplacés par l'inquiétude et la précipitation.

- Bip le docteur Caleb. Déclare sèchement l'infirmière à l'interne qui vient à l'instant de mettre un pied dans la chambre.
- On l'emmène d'urgence au bloc.
- Que se passe-t-il ? Redemande une seconde fois Bruno.

Personne ne juge utile de lui répondre, comme si le tenir informé était le cadet de leurs soucis.

- Ne restez pas ici.
- Répondez-moi !

Sa voix tonitruante surprend le personnel médical.

- On soupçonne un rejet, on doit le réopérer sans attendre.

La foudre vient de s'abattre sur le père de famille. Ses jambes flageolent, elles ne peuvent plus le porter, accroupi dans un coin de la pièce, passif, Bruno les regarde emmener son fils. Avec Mathieu ils emmènent son cœur ; Bruno est vide, faible, plus aucune force ni énergie, paralysé par cette annonce, il ne peut plus bouger. La peur l'anéantit, le désespoir le gagne, sans pouvoir faire quoi que ce soit, Bruno sent la fin approcher à grand pas. Immobile, telle une statue de cire, assis, genou recroquevillé contre la poitrine, il attend patiemment le retour de son fils. Il ne peut pas quitter cet endroit, il doit être présent à son retour.

- Vous ne pouvez pas rester ici. L'informe l'un des internes.
- Je...

Bruno est incapable de prononcer le moindre mot, le chagrin le rend aphone.

- Venez avec moi.

Bruno ne veut pas mais il n'a pas la force de s'opposer, il se laisse conduire jusqu'à la salle d'attente.

Les nuages autour de Bruno s'amoncellent, son fils est de nouveau sur la table d'opération, son univers s'écroule, tout autour de lui n'est qu'obscurité et souffrance. Un petit halo de lumière apparaît lorsque quelques heures plus tard Caleb s'avance vers lui, calot sur la tête, masque devant la bouche. L'air déconfit de son visage est annonciateur de mauvaises nouvelles.

- Votre fils est dans un état critique...

Promptement, il stoppe. Il guette les réactions de Bruno.

- La greffe n'a pas fonctionné c'est ça ?

- Il l'a rejetée.

- Comment ?

Sans laisser le temps au chirurgien de lui fournir quelque explication, Bruno poursuit.

- Ce n'est pas le plus important.

- Il suffit d'avoir un autre donneur, n'est-ce pas ? Il est toujours sur la liste ?

Au rythme que ses interrogations défilent dans son esprit, Bruno l'assène de questions.

- Monsieur Dalto...L'interrompt-il.

- Votre fils a déjà subi une greffe de moelle osseuse qu'il a rejeté, pour le centre de transplantation, il n'est plus prioritaire.

Son annonce a sur Bruno l'effet d'une bombe.

- Vous êtes en train de me dire qu'ils vont laisser mourir mon fils, la chair de mon sang ?

Le chirurgien Caleb ne sait que répondre, c'est horrible et inadmissible mais la réalité, aussi dure est-elle est ainsi faite.

- Mathieu n'est plus en tête sur la liste, qu'importe que son état soit critique ou non, même si sa vie dépend de cette greffe.

- Ils ne peuvent pas ! Hurlé Bruno.

Ils ne peuvent pas juger de vie ou de mort sur mon fils !

Poursuit-il d'une voix tonitruante.

De rage, violemment son poing atterrit contre la vitre.

- Monsieur Dalto, calmez-vous.

- Comment voulez-vous que je me calme ?

- Monsieur Dalto...Répète-t-il jusqu'à capter de nouveau son attention.

- Sous réserve qu'ils aient le même nombre de globules blanc, seul une greffe fraternelle sauvera votre fils.

Bruno pose un regard interrogateur sur le chirurgien. Il n'est pas sûr de véritablement comprendre la signification de ses propos.

- Une greffe d'un membre de la fratrie, un frère, une sœur.

En un éclair, l'espoir le plus infime qu'il reste à Bruno s'envole. Sous le choc, de désespoir il se laisse glisser sur le sol, coudes sur les genoux, il met sa tête entre ses mains.

- Mathieu est fils unique. Lance-t-il faiblement.

Bruno a le sentiment que le monde s'écroule, qu'il se fissure sous ses pieds, le faisant tomber dans un trou noir obscur, plus sombre que ses cauchemars. C'est inévitable, son fils est condamné. Sans pouvoir rien y faire, il ne peut que regarder son fils partir, quitter ce monde et rejoindre sa mère là-haut dans les nuages. Il va quitter son père pour rejoindre sa maman, Bruno les imagine main dans la main flottant dans l'air, sautillant d'un nuage à l'autre, frappant aux portes du paradis. Dans l'Éden, tout semble calme et reposant, ses habitants sont heureux, apaisés physiquement et moralement, il fait bon y vivre. Bruno ne peut se résoudre à laisser partir son fils dans l'au-delà, même si la vie y paraît meilleure. Il ne peut accepter cette idée, c'est impossible. Une hypothèse insupportable.

- Il doit y avoir une autre solution.

Le désespoir se ressent dans sa voix.

- Je suis désolé. Lui répond doucement Caleb en posant délicatement sa main sur son épaule. Discrètement, Bruno serre le poing, son esprit pleure, son cœur saigne.

- Rentrez-vous reposer quelques heures. Lui suggère-t-il.

Bruno faiblement, la lèvre pincée opine et salue le chirurgien. Un dernier regard à son fils endormi et il s'en va.

2)

En deux ans, les rares fois où Bruno est allé se recueillir sur la tombe de sa femme peut se compter sur les doigts d'une main. Pour lui, cela ne signifie rien, ça n'a aucune importance, contempler et parler à une pierre tombale n'est pour lui que facétie. Pourtant, depuis quelques semaines il en ressent le besoin. Une petite voix intérieure qui le mène jusqu'au cimetière, qui le guide jusqu'à la stèle de Béatrice, comme s'il était contrôlé par une force mystique.

*

Les feuilles volent au gré du vent, dans les airs, elles dansent sous le coup de la légère brise matinale, dans un sifflement aigu, elles chantent, les branches des arbres s'entrechoquent. Une épaisse brume recouvre les stèles, à tâtons, slalomant entre les pierres tombales, Bruno marche lentement, il avance un pied après l'autre ; la visibilité réduite ne lui permet pas de voir au-delà d'une cinquantaine de centimètres. Tête recroquevillée, regard rivé sur ses pieds il est animé d'une tristesse imparable. Bruno semble porter toute la misère du monde sur ses larges épaules. Cet homme de carrure imposante, 90 kilos de muscle pour 1m73 reflète à présent une fragilité qu'il ne se connaissait pas. Lorsqu'il était adolescent, le surnom de petit trapu lui avait été donné, une étiquette qui lui colla à la peau les années suivantes. Nonchalamment, les yeux embués il s'agenouille devant une pierre tombale. Dénuée de fleur où d'ornement en tout genre elle est neutre, aucun artifice ne laissait présager qu'elle était visitée. Personne ne vient l'embellir, apporter un peu de gaîté dans cet espace de tristesse. Délicatement de sa main gauche

Bruno vient caresser la stèle, l'écriture en relief se laissait ressentir sous ses doigts. Ses poils se dressent, un frisson lui parcourt le dos, il prend naissance dans son bassin et monte le long de sa colonne vertébrale jusqu'à sa nuque. L'émotion le submerge, l'inscription apposée sur la pierre se dévoile sous ses doigts : Béatrice Dalto 1974 - 2014 paix à son âme. La lecture du nom de sa femme lui procure une intense douleur au cœur, comme si un pieu était enfoncé en permanence, la douleur ne peut s'estomper, la plaie ne peut cicatriser. Cela fait deux ans que Béatrice a quitté ce monde mais Bruno a le sentiment que c'était hier. Il s'en souvient à la perfection, les détails les plus infimes font écho contre les parois de son crâne.

*

9 janvier 2014, un jour en apparence ordinaire. Le soleil brillait haut dans le ciel, les nuages absents offraient une belle clarté à ce ciel bleu. La température était douce, loin des hivers glacials ressentis des années précédentes. Les saisons se confondaient et se mêlaient, l'automne se mêlait à l'hiver, le printemps et l'été ne faisaient plus qu'un. Mathieu à l'hôpital pour une énième séance de chimiothérapie, Bruno à son chevet ; Béatrice se retrouvait seule dans leur appartement, elle ne pouvait plus aller à l'hôpital. Chaque minute passée dans cet endroit lui causait une atroce souffrance, elle ne supportait plus de voir son fils dans un tel état de déchéance. De ses un an, il faisait preuve d'une force remarquable mais la détresse se lisait dans ses yeux. Debout devant la grande baie vitrée de la salle à manger, Béatrice laissa son regard se promener. Au 15^{ème} étage de l'une des plus grandes tours de la ville, leur appartement leur offrait une vue imprenable sur la ville, il la surplombait. Lentement

Béatrice ouvrit la porte fenêtre, elle laissa ses pieds se soulever centimètres par centimètres et la mener sur le balcon. Pieds nus, ses orteils rentraient en contact avec le carrelage froid, pour ne pas rester complètement statique, Béatrice bougea les orteils. Elle ne pouvait rester les pieds totalement à plat, la plante de ses pieds en contact avec le carrelage n'était pas une sensation qu'elle appréciait. Les mains à plat sur la rambarde du balcon Béatrice pencha la tête, regard à présent rivé sur le bitume ; vu d'en haut, le monde semblait tout petit, les individus ne dépassaient pas son pouce. À toute allure, comme si une mouche venait de la piquer, Béatrice rentra à l'intérieur. Sans hésitation elle s'empara d'une chaise en bois massif qu'elle prit soin d'installer sur le balcon, dossier contre le bord. Lentement, elle souleva le pied gauche et se hissa sur la chaise, la rambarde du balcon lui arrivait à présent au niveau du genou. Les yeux dans le vide, elle était subitement prise de vertige, ses jambes se mirent à flageoler, ses mains à devenir moites. Instinctivement Béatrice ferma les paupières et prit une profonde inspiration, sans détour elle passa de l'autre côté. Les bras écartés, les cheveux au vent, tel un oiseau blessé, attirée par le sol elle tomba. Une chute de quinze étages qui lui fut fatale, sa mort était inévitable, fragilisé, son cœur avait cessé de battre avant même que son corps ne touche le sol. Sa tête heurta violemment le coin du trottoir, en abondance du sang s'échappa de son crâne. Dans la rue se fut la cohue, comme s'il ne s'agissait que d'un spectacle, les gens s'attroupaient autour du corps de Béatrice. Son corps baignant dans son sang était devenu une attraction malsaine. En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, une vingtaine de personne l'entourait, poussé par la curiosité, ils donnaient l'impression de se multiplier. Certains la main devant la bouche furent saisies par des hauts le cœur, d'autres sentirent

les larmes leur monter aux yeux. Le spectacle qui s'offrait à eux n'était pas réjouissant, il traduisait plutôt un acte d'une profonde détresse. Immobile de stupeur, aucun des spectateurs ne jugea bon de prévenir les secours, c'était comme si au fond d'eux ils savaient tous que cela n'était plus nécessaire. Ce fut une passante qui se rua sur son téléphone portable dès lors que ses yeux se portèrent sur la victime ; paniquée, sans attendre elle composa le 18.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées entre son appel téléphonique et l'arrivée des pompiers, gyrophare allumé, sur les chapeaux de roues ils avaient traversés la ville. Vêtus de leur uniforme, armés de leur équipement ils se ruèrent sur le corps de Béatrice.

*

Béatrice n'avait laissé derrière elle qu'une simple petite lettre, soigneusement déposée sur la table de leur salon. Une enveloppe portant la mention "*mon amour*" tendait les bras à Bruno.

"Mon amour,

Ne juge pas mon acte s'il te plaît, mais accepte-le. C'est une décision que j'ai prise en toute connaissance de cause. Ce n'est pas un acte de détresse, mais un acte libérateur pour moi, mais avant tout pour vous. Tu en conviendras, je ne suis qu'un fardeau de plus pour toi. Je me retrouve aujourd'hui dans l'incapacité de soutenir notre fils ou de t'épauler. Cela est devenu trop dur pour moi, je ne peux plus vivre comme cela, me regarder tous les matins dans le miroir est devenu quelque chose d'impossible et d'insupportable. À travers les yeux de Mathieu je ne vois que de la souffrance, de la colère, comme si à travers son

regard d'ange il me faisait passer un message. Ses yeux vert émeraude font monter en moi un sentiment de culpabilité, qui se fait de plus en plus présent. Un sentiment contre lequel je ne peux me battre. Pas un jour ne se passe sans que je ne repense à cette fameuse journée, celle où notre vie à basculer à jamais.

Je ne te laisse pas seul, je serais à tes côtés. De l'au-delà je veillerais sur vous ; mais c'est l'esprit tranquille que je quitte ce monde car je sais quel père fabuleux tu es. Je sais que tu sauras prendre soin de notre fils et que tu sauras être présent pour lui et l'épauler dans ce combat qu'il mène.

Je vous aime, soyez en certains.

Béatrice, ta femme à jamais."

- Tu te trompes, sans toi je n'y arrive pas. Déclare Bruno la voix tremblante.

Comment as-tu pu imaginer qu'il en serait autrement ?

Subitement, sa voix se charge de colère, elle traduit l'animosité qu'il lui arrive parfois de ressentir à l'égard de sa défunte femme. Il ne comprend pas son geste, il ne l'a pas compris à l'époque et deux ans plus tard il ne le comprend toujours pas. Il lui en veut de l'avoir laissé seul, de l'avoir abandonné lui et leur fils au moment où ils avaient le plus besoin d'elle.

- Ton fils te réclame, il a besoin de sa maman. Lance-t-il amoureusement.

Difficilement Bruno avale sa salive, il ne sait pas comment formuler les nouvelles de Mathieu. Comment peut-il annoncer à sa femme que son état de santé se dégrade de

jour en jour ? Comment peut-il lui annoncer que sans une greffe il ne lui reste que quelques semaines à vivre ? Tendrement il caresse la stèle à l'endroit exact où le nom de sa femme est apposé. Une à une les larmes s'échappent de ses yeux et roulent le long de ses joues.

- Crois-tu vraiment que l'on aurait pu changer le court des choses ?

Une violente bourrasque se lève, Bruno reçoit cela comme un signe, un acte de la présence de sa femme. Par ce vent impromptu elle lui formule sa réponse.

- Je ne pense pas, c'était ainsi écrit. Déclare calmement Bruno.
Aide-moi Béatrice. La supplie-t-il
Que dois-je faire ?

Le regard rivé vers le ciel, Bruno attend un signe, comme si au-delà des nuages sa femme pouvait l'entendre et lui répondre. Une légère brise se lève subitement et vient faire voler les feuilles des arbres tout près de Bruno, les yeux clos, son visage se crispe.

- Je sais à quoi tu penses.
Mais comment ?

Plus froid et plus virulent que la fois précédente, la brise se fait sentir de nouveau, un léger sifflement flotte dans les airs.

- Je ne peux pas ! Déclare-t-il sèchement.

La brise fait place à une violente bourrasque.

- Béatrice ça suffit !

La colère se fait ressentir dans le ton de sa voix, la bourrasque ne cesse pas, elle s'amplifie. L'espace de quelques secondes Bruno a l'impression d'être transporté dans l'œil d'un cyclone, une sensation pas très agréable. Ses poils se hérissent, des frissons lui parcourent le corps, Bruno tremble, il a froid. Bras croisés sur le torse, il tente de se réchauffer.

- Arrête ! S'époumone-t-il.

Rien n'y fait, une véritable tempête s'acharne sur lui.

- C'est ton fils. Crie Bruno.

De sa voix rauque il tente de passer au-dessus du bruit qu'émet Béatrice. Instantanément, à l'annonce de ses trois mots le vent cesse, le calme et la chaleur réapparaissent. Surpris, Bruno dirige à nouveau ses yeux vers le ciel.

- Merci. Déclare-t-il d'une voix à peine audible.

Énergiquement, pour reprendre ses esprits, Bruno secoue la tête de droite à gauche.

- Je ne peux pas faire ce choix, c'est notre fils, ce sont nos deux fils Béatrice.

Et admettons, comment veux-tu que je le retrouve ? Karine n'a plus donné de nouvelles depuis deux ans, j'ignore si elle est encore dans cette ville. A l'instant où tu as quitté ce monde elle m'a également considéré comme mort.

Debout devant la stèle, Bruno attend, il attend une nouvelle réaction de sa défunte femme. Béatrice ne se manifeste pas, elle ne lui fait plus le moindre signe.

- Il doit y avoir une autre solution ; je la trouverais.

La main gauche sur le cœur Bruno plaque délicatement ses lèvres sur la stèle de sa femme.

- Je t'aime. Annonce-t-il la voix chargée d'amour.

Lentement il se lève, le regard dans le vague, le cœur lourd, il prend la sortie du cimetière.

3)

Dans la pénombre, allongé sur son canapé Bruno fait le point, il se remémore les récents événements. Mentalement il pèse le pour et le contre, rien ne fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre, une décision qu'il est incapable de prendre. Un choix qu'il ne peut accepter de prendre. Ses fils, sa chair et son sang, comment peut-il en toute sérénité choisir entre l'un des deux ? Mathieu, l'enfant qu'il a élevé, Maxime l'enfant qu'il a abandonné, des jumeaux séparés à la naissance, des jumeaux qui ignorent l'existence l'un de l'autre. Béatrice et Bruno ont pris, il y a trois ans de cela, une décision qui leur a déchiré le cœur, un choix qu'ils ont pris grand soin de cacher. Personne dans leur entourage ne connaît l'existence de Maxime, pour le monde, Mathieu est fils unique ; un secret lourd de conséquences, Bruno ne peut aujourd'hui en payer les frais, il refuse d'assumer seul les conséquences de leur acte. Lâche, Béatrice l'a abandonné, tout comme ils ont abandonné Maxime.

- C'est ta manière de me faire comprendre l'atrocité de notre acte ?

Main sur la croix en pendentif qu'il porte autour de son cou, Bruno s'adresse à Dieu.

- Pas un jour ne se passe sans que je ne regrette le choix que nous avons fait, à chaque instant cela me déchire le cœur...

Peu à peu sa voix se charge d'émotions, la souffrance s'en dégage.

- J'ai compris la leçon, je vous assure. Poursuit-il

Lentement, Bruno se redresse, s'agenouille face au canapé et joint les mains, le regard rivé vers le ciel ses paupières se ferment.

- Sauvez mon fils, je vous en conjure, je ferais tout ce que vous me demanderais. Implore-t-il
S'il vous plaît, sauvez-le. Il est tout ce qu'il me reste.

Bruno s'absente mentalement quelques secondes. Le nôtre père défile dans son esprit, à deux reprises il récite cette prière qu'il connaît sur le bout des doigts.

- Amen. Déclare-t-il pour clore sa prière.

Bruno fait le signe de croix et embrasse son pendentif. Exténué, convaincu que la nuit lui portera conseil, il part se coucher.

*

Allongé au centre de son lit, Bruno remue dans tous les sens, il se tourne et se retourne. Son corps et son âme sont agités, il ne semble pas serein.

- Mathieu. Balbutie-t-il.

Dans son sommeil, Bruno murmure. Ses sourcils se froncent, son esprit souffre, son rêve le perturbe, le conduisant dans une réalité alternative qui lui déchire le cœur.

*

Nonchalamment, Bruno marche ; un couloir d'un blanc aveuglant se dévoile à lui. Le sol, les murs, le plafond, tout n'est que blanc, aucun artifice ne vient gâcher cette pureté apparente. L'air inquiet il avance pas à pas dans ce couloir infiniment grand, Bruno a la désagréable sensation que cela fait des heures qu'il l'arpenne. De légers picotements s'installent peu à peu dans ses pieds comme s'il venait de parcourir des dizaines de kilomètres, au fur et à mesure que ses pieds se soulèvent, son espoir se dissipe. À chaque pas Bruno désespère. Y-a-t-il véritablement quelque chose au bout de ce couloir ou est-ce une marche sans fin ? Seul avec lui-même, est-il contraint d'effectuer ce pèlerinage pour réaliser l'ampleur des dégâts que sa décision a causé ? C'est l'esprit embué, le cœur lourd que Bruno fait face à une impasse, un mur de pierre s'est dressé devant lui rendant sa marche impossible.

- Qu'est-ce ? Se demande-t-il intrigué.

De la paume de sa main il vient caresser l'obstacle, sa chair en contact avec la roche lui procure un frisson, elle est gelée, aussitôt il retire sa main. Bruno promène son regard de part et d'autre du mur de pierre, aucune faille ne semble paraître ; il l'empêche d'aller de l'avant, seul la possibilité de revenir en arrière lui est offerte.

- Je ne ferais pas demi-tour. Marmonne Bruno les dents serrées.
Pas maintenant.

De long en large Bruno tâte les pierres à la recherche d'un indice.

- Il doit y avoir une solution, il y a toujours une solution.
Lance-t-il.

Tout à coup, dans un bruit sourd le mur s'effondre ; aussi vite qu'il est apparu, il disparaît, ne laissant derrière lui qu'un amas de poussière. Bruno l'enjambe et comme si rien ne venait de se passer, il poursuit sa route. Quelques pas plus tard Bruno est ébloui par une intense lumière jaunâtre, à quelques mètres de lui, d'un éclat puissant, elle scintille. Main droite devant les yeux il s'arrête, ses yeux le brûlent, aveuglé il ne peut continuer, la lumière devient de plus en plus vive. Dans un cri de douleur perçant Bruno se protège le visage. Tout à coup, aussi vite qu'elle était apparue, la lumière s'évanouit, il faut quelques secondes à Bruno pour reprendre ses esprits. Hésitant, lentement il ouvre les paupières ; tout est redevenu normal, plus aucune lueur irréelle ne se trouve face à lui.

- Où suis-je bordel ? Laisse échapper Bruno.

- Dans ta conscience. Lui répond une voix inconnue.

Étonné Bruno fronce les sourcils ; un homme se trouve face à lui, une longue robe blanche habillée par une fine ceinture noire à la taille orne son corps, ses cheveux longs grisonnant recouvrent une partie de son visage angélique. Dans sa main droite il tient un trident et dans la paume de sa main gauche se blottit une colombe. Face à ce spectacle Bruno laisse se dessiner un rictus sur son visage, il a le sentiment de nager en plein délire.

- Le trident, arme de Lucifer. Déclare l'homme en levant le bras droit.

La colombe, symbole de paix et d'amour. Poursuit-il en levant la main gauche.

Sa voix est rauque, elle traduit le caractère sérieux de ses dires. Cet homme étrange tout droit sorti d'un film de science-fiction ne plaisante pas, il plonge ses grands yeux d'un noir profond dans ceux de Bruno. Subitement il sent une vague de fraîcheur lui traverser le corps, il a la désagréable impression que cet homme vient de pénétrer en lui, qu'il lit dans son esprit comme dans un livre ouvert. Paralysé par l'incompréhension, Bruno est incapable de prononcer le moindre mot, il reste passif, spectateur. Le bien est digne de récompense, le mal l'est de châtement. Bruno croit tomber des nus, il était à mille lieux de se douter qu'un homme paré d'un tel accoutrement pouvait citer le cardinal de Richelieu.

- Répandre le bien, empêché que le mal se fasse sont des vertus que tout homme s'engage à respecter. Nul ne peut prétendre les bafouer sans qu'arrivent les châtements.

À tour de rôle l'homme pose son regard sur le trident et sur la colombe. À droite, à gauche, ses yeux roulent sur les symboles.

- L'abîme qui sépare le bien et le mal est minime, tu ne penses pas ?
- Sûrement. Répond spontanément Bruno.
- Rien n'est jamais sans conséquence, en conséquence rien n'est jamais gratuit, tout se paie de quelque manière.
- Votre éloquence est parfaite, vos propos sont très jolis mais à quoi tout ceci rime ? Lance Bruno quelque peu agacé par la tournure des événements.

- Ne comprends donc- tu pas la finalité de tout ceci ?

En guise de réponse Bruno lève les bras, paume vers le ciel et hausse les épaules.

L'homme étrange se retourne, à présent dos à Bruno, doucement il dépose ses deux symboles aux sols. Dans un bruit tonitruant et sourd deux chemins distincts apparaissent, l'un prend naissance au pied de la colombe, l'autre du trident. Bruno navigue sur les flots de l'incompréhension, il est perdu, égaré dans un monde qui lui est étranger ; est-ce un rêve ou est-ce une réalité qui le dépasse ? Statique, bouche bée d'étonnement il reste spectateur face à ce qui se produit sous ses yeux, comme ancré au sol, il ne peut bouger, s'enfuir en courant ne lui est pas permis. Lentement, sous son regard ahuri deux grands écriteaux en bois se découvrent, un au-dessus de chaque passage nouvellement crée. Sur celui de gauche Bruno y entrevoit le nom de Mathieu, sur celui de droite celui de Maxime est inscrit. Cette découverte a sur Bruno l'effet d'une bombe, en un quart de seconde il a le sentiment que son cœur va cesser de battre, sa poitrine se compresse, une douleur colossale le saisit, le faisant chuter sur les genoux. Il a le sentiment que l'on vient de le frapper à coup de poing en plein torse, sa respiration est saccadée. Dans le tunnel habité par la colombe des plumes volent, un amas de plumes recouvre à présent le sol, mais dans celui habité par le trident se sont des flammes qui prennent place, la chaleur qui s'en dégage vient caresser le visage de Bruno, l'atmosphère est saisie d'une moiteur écrasante.

- Le cœur ou la raison. Déclare l'homme en portant alternativement son regard sur les tunnels.
Une vie offerte contre une vie abandonnée.

Un choix en ton âme et conscience, une décision lourde de conséquences.

- Je n'avais pas le choix ! Se défend Bruno

- Le choix est une liberté, la liberté est le credo de notre société, ce pour quoi nos ancêtres se sont battus corps et âmes pendant des siècles. Tu avais le choix, tu ne peux pas prétendre le contraire sans te mentir à toi même.

- Qui êtes-vous pour me juger ?

Bruno sent l'agacement s'emparer de lui, au fil de la conversation sa sérénité se dissipe.

- Je vous interdis d'émettre quelconque jugement sur le choix que j'ai fait. Hurlé Bruno.

Je l'ai pris en connaissance de cause et pas un jour ne se passe sans que je ne le regrette. Ce souvenir me hante, il a brisé ma vie, il a brisé ma famille...

Genou à terre, mains sur les tempes, Bruno appuie fortement de chaque côté de son crâne.

L'homme ne cesse de lui renvoyer les images de cette fameuse journée, les souvenirs martèlent son crâne. Des souvenirs tous plus douloureux les uns que les autres.

- Arrêtez ! Lui demande-t-il d'une voix tonitruante

Bruno vit une véritable torture, il ne sait comment s'en défaire, transporté dans un tourbillon de souvenirs son cœur s'affaiblit.

- Tu peux encore le sauver. Annonce distinctement l'homme.